

La guérison du sourd mal-parlant
(Mc 7, 31-37)
Homélie du 23^{ème} dimanche ordinaire B

Selon le témoignage de l'évangéliste Jean, Jésus est le Verbe de Dieu, la Parole de Dieu devenue chair. Et c'est pourquoi la Parole de Jésus est efficace : elle produit ce qu'elle dit. D'une parole, il guérit le paralytique qu'on a fait descendre par le toit devant lui ; d'une parole, il ressuscite la fille de Jaïre, le fils de la veuve de Naïm, Lazare son ami ; d'un mot et à distance, il guérit le serviteur du centurion romain ; d'une parole, il guérit la femme courbée, il chasse les esprits impurs, il apaise la tempête. Vous connaissez tous ces exemples et bien d'autres encore. Alors, pourquoi, aujourd'hui, pour guérir un sourd mal-parlant, se livre-t-il à tout un scénario : le mettre à l'écart, lui mettre les doigts dans les oreilles, cracher et lui toucher la langue¹, lever les yeux au ciel, pousser un soupir et enfin seulement prononcer dans sa langue araméenne : *Effata*, alors qu'on lui demandait simplement d'imposer les mains sur cet infirme ?

Ce scénario constitue ce qu'on pourrait appeler un mimodrame, car il s'agit d'un ensemble de gestes et de paroles, à valeur symbolique, mais efficaces. Ces gestes sont : prendre à l'écart, mettre les doigts dans les oreilles, cracher, toucher la langue, lever les yeux au ciel. Ces paroles sont : le soupir et le mot *Effata*. Ces gestes et paroles sont symboliques, car signifiant quelque chose en rapport avec l'infirmité : mettre les doigts dans les oreilles et dire « Ouvre-toi ! » pour rendre l'audition sans laquelle cette personne avait du mal à parler correctement ; cracher, toucher la langue et soupirer pour délier cette langue et lui permettre de parler correctement. Et ces gestes et ces paroles sont efficaces car ils produisent l'effet qu'ils signifient : cet homme entend à nouveau et parle correctement.

Ce mimodrame de la guérison d'un sourd mal-parlant n'est rien d'autre que le prototype de nos sept sacrements : un ensemble de gestes et de paroles avec utilisation possible d'une matière, à valeur symbolique mais produisant l'effet qu'ils signifient. Est-ce purement anecdotique que Jésus accomplisse ici sept actions pour guérir cet infirme, sept comme le nombre de nos sacrements, sept étant le chiffre symbolique de l'être humain pleinement ouvert au mystère de Dieu ?

Mais pourquoi cette économie sacramentelle occupe-t-elle une place aussi importante au cœur de notre religion, alors qu'elle se trouve totalement absente dans le Judaïsme ? Je voudrais souligner deux raisons principales.

La première raison est que le Judaïsme est tout entier centré sur l'homme et sur les efforts qu'il doit faire pour obtenir le salut de Dieu. « *Maître, qu'ai-je faire pour hériter de la vie éternelle ?* » (Lc 10, 25) est la question posée par le Docteur de la Loi à Jésus, qui résume tout à fait l'attitude du Juif face à Dieu. Le christianisme est tout entier centré sur Dieu et sur sa grâce, c'est-à-dire sur le don totalement gratuit de la vie éternelle que Dieu fait à l'homme. « *Que veux-tu que je fasse pour toi ?* » (Mc 10, 51) demande Jésus à l'aveugle Bartimée, et l'apôtre Paul de nous l'affirmer clairement : « *Ce salut ne vient pas de vous, il est un don de Dieu ; il ne vient pas de vos œuvres, car nul ne doit pouvoir se glorifier. Nous sommes en effet son ouvrage, créés dans le Christ Jésus, en vue des bonnes œuvres que Dieu a préparées*

¹ La traduction liturgique rend par « avec sa salive, lui toucha la langue », ce qui atténue un geste très expressif que le texte grec décrit par « ayant craché, il lui toucha la langue ».

d'avance pour qu'en elles nous marchions » (Ep 2, 8-10). Et qu'est-ce qui peut le mieux manifester cette gratuité totale du don de Dieu que ces actions symboliques que sont les sacrements par lesquels Dieu nous transforme intérieurement, actions symboliques qui sont folie pour nos esprits rationnels et scientifiques, mais qui sont sagesse de Dieu faisant appel à notre esprit d'enfance ? La véritable folie est de se prétendre chrétien et de ne pas pratiquer, car c'est à nouveau mettre sa confiance dans son activité et non dans celle de Dieu. Si la Liturgie est étymologiquement « action du peuple », cette action consiste essentiellement à se laisser agir par Dieu, car la Liturgie est d'abord et avant tout Opus Dei, Œuvre de Dieu comme la qualifie saint Benoît. Prétendre être chrétien sans pratiquer est aussi absurde que de vouloir rouler avec une voiture sans moteur ! C'est se condamner à la tirer ou à la pousser, avec ses propres forces, avec le succès qu'on peut en attendre !

La deuxième raison est que, contrairement au Judaïsme, le christianisme ne consiste pas à mettre en pratique un ensemble de préceptes et de lois, mais à devenir une personne, le Christ lui-même. Être chrétien, c'est devenir le Christ et pas simplement l'imiter ! Tous les gestes qu'accomplit Jésus pour rendre la parole au sourd mal-parlant ne visent pas seulement à le guérir mais visent à l'identifier à lui. Jésus est le Vivant par excellence et c'est en entrant dans le sourd mal-parlant qu'il le guérit. Voilà pourquoi il fait entrer ses doigts dans les oreilles du sourd, pourquoi il touche sa langue après avoir craché, pourquoi il pousse un grand soupir. C'est par mimisme que Jésus guérit cet infirme. Et c'est précisément la caractéristique des sacrements de nous identifier au Christ à travers des gestes symboliques. Comme le dit l'apôtre Paul à propos du baptême : « *Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, dans sa mort nous avons été baptisés ? Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême dans la mort, afin que de même que le Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, de même nous aussi en nouveauté de vie nous marchions. Si, en effet, nous sommes devenus une même plante par la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi par celle de sa résurrection* » (Rm 6, 3-5).

« *Il vient lui-même et va vous sauver* », nous dit aujourd'hui le prophète Isaïe. Cette venue n'est pas le simple déplacement physique d'une personne qui vient à notre rencontre. Cette venue de Dieu est une identification au Christ par laquelle il nous fait devenir lui et nous sauve. C'est ce que nous enseigne Dom Odon Casel, qui fut moine de l'abbaye bénédictine de Maria Laach en Allemagne : « *Au fond, le Christ est lui-même le prototype d'après lequel sont faites toutes les reproductions constituées par les [mystères sacramentels]. Il en découle pour nous des conséquences pratiques d'une grande importance : nous sommes unis au Christ non par des sentiments de piété ou de dévotion, ni par la valeur morale de notre propre action, mais par l'œuvre salvatrice objective dans laquelle le mystère nous introduit. Le mystère est la voie qui mène au Corps et à l'Esprit du Christ. Tout cela est contenu dans la formule « dans le Christ ». »²*

Soyons donc ces « *riches dans la foi* », une foi qui pratique, fidèle au minimum à ce rendez-vous hebdomadaire qu'est notre assemblée liturgique, afin d'y accueillir ce Dieu si pauvre en ce moyen qu'est l'Eucharistie, folie aux yeux des hommes mais sagesse de Dieu et justice et sanctification pour les « *héritiers du Royaume promis par Dieu à ceux qui l'auront aimé* » (Jc 2, 5) !

² Dom Odon CASEL, *Le mystère du culte, richesse du mystère du Christ*, Le Cerf, 1964, Lex Orandi n° 38, pp. 175-176.